

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 3

Artikel: Kursaal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210163>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bien, si cela lui est possible, répondre à la question posée.

Toutes les réponses seront d'ailleurs les bienvenues, à condition qu'elles soient proportionnées à la taille du *Conteur*, comme celles que nous publions ci-dessus par exemple.

Réponse au problème.

Le père est mort à 84 ans.

Ont répondu juste : MM. Albert Barbe, Lau-Sanne ; Maurice Duc, à Brit (Granges-Marnand) ; Pierre Epars, élève de l'école de Penthalaz ; F. Dubrit (14 ans), Moudon.

Nous leur adressons à tous un exemplaire des *Causeries du Conteur vaudois*, à titre de tardives étrennes.

L'ORATEUR MALGRÉ LUI

(Traduit de l'italien.)

MA carrière d'orateur est finie. Je dois vous dire que mes plus brillants succès ont été remportés à la fin du repas, car je devenais orateur après avoir mangé, et mes amis ne le savaient que trop ! Je puis le dire, quand je commençais mon speech, maître d'hôtel et garçon restaient bouche bée et suspendaient tout service. L'un de ces derniers fut si ému, certain soir, qu'il vida une demi bouteille sur mon pantalon flambant neuf. Le champagne ne tache pas, heureusement !

Aujourd'hui, je suis vieux. Je ne donne ombrage à personne, et je puis le dire : après un bon dîner, j'étais Démosthènes.

Autrement, non : Ainsi, par exemple, j'ai toujours éprouvé une répugnance à parler devant les morts. Le mort, lui, n'éprouve rien ; quant aux vivants, ou ils sont tout entiers à leur douleur, ou bien ils se demandent s'ils ne vont pas se mettre en retard pour le déjeuner. A table... oh ! à table, le temps ne dure pas, et les convives veulent entendre des toasts. Il en est qui, avant de s'inscrire pour un banquet, demandent le nom des orateurs sans se soucier du menu. Si, d'aventure, quelqu'un bâille pendant que vous pérerez, on mettra la faute sur l'un des mets qui, particulièrement soigné, est d'une digestion un peu difficile, et votre amour-propre n'en souffrira pas.

Devant un mort, c'est une autre affaire. Là, point d'applaudissements pour vous encourager, nulle interruption qui vous fouette l'imagination. Plus il y a de fleurs, plus mal vous discourez. Et puis, l'éloquence funèbre a quelque chose d'agressif ; on se met, parfois à plusieurs, à tirer sur celui qui git dans la fosse des salves faites d'éloges et de regrets ; on lui donne du *tu* et du *toi*, bien que l'on n'entreîne jamais avec lui que des rapports exempts de familiarité. Pourquoi ce ton que vous prendriez à peine pour parler à votre valet de chambre ?

Telles sont les raisons pour lesquelles, toutes les fois que l'on m'a prié de parler sur une tombe, j'ai répondu énergiquement : « Non ! » Ce fut un tour que me joua un ami de quarante ans. Le ciel vous garde de vos amis !

Ce matin-là je descendais la Via Assarotti, qui mène à Staglieno. J'étais arrivé la veille de la campagne et trouvais à Gênes une chaleur d'enfer.

Juste à l'entrée de la rue, j'entends une fanfare, qui, à pleins cuivres, exécute une marche funèbre ; j'aperçois un drapeau, derrière un convoi et un cercueil recouvert d'une chemise rouge de Garibaldien. Je soulève mon chapeau et poursuis ma route, mais voici que derrière le corbillard, j'aperçois le colonel garibaldien Betocchi, — une bonne fourchette, soit dit en passant. — Il me fait un clinement d'œil et m'invite à me ranger à côté de lui.

— Il a sans doute à me parler, me dis-je.

Voici quelque temps que je ne l'ai vu. Moi aussi, j'aurai à lui dire deux mots.

Et je me place derrière le mort, à côté du vivant. Je lui demande :

— Quoi de nouveau ?

Il me répond :

— Viens avec moi.

— Qui est mort ?

— Peu t'importe. Nous rentrerons ensemble.

— C'est que...

— Nous rentrerons ensemble, te dis-je.

En avant donc. A la vieille porte, sans doute, le cortège se dispersera.

Pas du tout. Un seul des assistants, attentif à ce qu'on ne le vit pas, se détache du convoi, fit demi-tour, s'inclina et s'en retourna bien vite chez les vivants. Le colonel Betocchi n'avait pas bronché ; ayant passé son bras sous le mien, il marchait toujours, observant une attitude de circonstance que je ne pouvais m'empêcher d'admirer. Que faire ? Je me modelai sur lui, prenant un air aussi funèbre que si j'eusse été des héritiers.

Tout en marchant à travers la poussière et le vent, j'essayai de lier conversation avec l'ami Betocchi. Pour toute réponse, il me jeta un regard foudroyant et un impératif « Tais-toi ».

Je me tus. On arrivait au cimetière. Les hommes noirs déposèrent le cercueil, on fit cercle autour, et mon ami Betocchi, quittant sa place en tenant toujours sous le bras, annonça :

— Citoyens, mon ami Paoletti va dire à ce mort, que tous pleurent, l'adieu de la démocratie.

Je songeai aux paroles d'Horace : *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*¹. Mais encore fallait-il que je sache qui était l'homme dont je devais déplorer la perte. Et je l'ignorais totalement ! J'étais devant le corps d'un garibaldien, d'un homme par conséquent... Belle preuve ! Il y eut aussi des garibaldiniennes, témoin l'épouse de Crispi. Il y avait là un mort, c'était indiscutable, mais si commun est le phénomène de la fin d'un être humain qu'il ne vous arrache de larmes que lorsque vous l'avez connu... Il y avait deux garçonnets auprès de la tombe, mais étaient-ils les fils du défunt, ses neveux, les fils de son voisin ? Et de quoi était mort cet homme ? Que dire de lui ? Louer sa sobriété ? Et s'il avait succombé à une indigestion ? Dépeindre sa fin horrible, ses spasmes atroces ? Et s'il avait rendu l'âme dans un soupir ? Ou bien, si, comme Sénèque, il s'était ouvert les veines ? Evoquer la Parque ? Et s'il l'avait cherchée, lui, la Parque ? Cinquante ans ou soixante-dix ? Neurasthénique ou bon vivant ? Géninois, Lombard, Hongrois, Turc ?

Je ne savais rien, absolument rien.

J'étais, je l'avoue, fort mal à mon aise. Mon premier mouvement fut de protester, de saluer la compagnie et de m'enfuir. Vain projet. Le colonel Betocchi me regardait, mi-railleur, mi-compassiant, son air me décida :

— Ah ! tu m'as conduit au fossé et tu crois que je ne saurus m'en tirer. Tu vas voir...

Que dis-je ensuite ? Je ne le sais pas exactement. Ne pouvant prendre à partie devant tout le monde mon colonel garibaldien, je m'en pris au mort et l'apostrophai :

— Quel est ton nom ?

Je me tus un instant. Parmi la foule, un brave homme me regardait, apitoyé et surpris, et il allait répondre à ma question, mais son voisin le tira par la manche, il dut l'avertir que ma demande était une figure de rhétorique.

Mon silence en était une, en effet : la suspension. Je ne pouvais en rester là. Comme que comme, il me fallait continuer.

— Ton nom ? Je ne veux pas le savoir. Ton nom était du peuple et du peuple tu avais l'âme et la noble ardeur.

¹ Si tu veux que je pleure, il faut que tu pleures le premier.

Et j'en vins, je ne sais comment à citer Mamelli :

— Che se il popolo si destas...

Autour de moi, on approuvait de la tête.

— Comme il parle bien ! chuchota quelqu'un. De la poésie !

La sueur perlait à mon front, mais je me sentais en selle. Le sourire de Betocchi avait disparu ; le terrible colonel lui-même approuvait. Il me donna de l'audace et presque aussitôt faillit me la faire perdre.

— Que laisses-tu aux tiens ?

Comme on le voit, je procédais par apostrophes et par interrogations. Enhardi, je voulus pousser plus loin et, contemplant les deux garçonnets, qui me paraissaient de plus en plus affligés, je lançais :

— Quel héritage laisses-tu aux tiens ?

Mais Betocchi, de la tête, m'indiqua que le défunt ne laissait pas de fils ; je réparai la bêtue :

— Je sais que tu n'eus pas de fils. Je le sais. Je parle des plus jeunes que toi, de tes fils de cœur sinon de sang, car les fils peuvent être les fils de nos idées, de notre âme, plutôt que de notre chair. Quel héritage laisses-tu ?

Puis ce fut l'énumération des vertus laissées ; je montrai cette chemise rouge, rouge comme le soleil descendant à l'horizon, rouge comme le sang versé pour la patrie, rouge comme le vin généreux qui bouillonne dans les cuves et qui ragaillardit les cœurs, rouge...

Je ne sais comment je me tirai de tout ce rouge, mais je parlais devant des républicains et la couleur ne déplut point.

Quand j'eus fini, peu s'en fallut qu'ils ne battissent des mains. Un grand diable qui me dépassait d'un pied, me prit au cou pour me remercier au nom de la famille :

— Vous avez si bien parlé, Monsieur ! Et quelle justesse d'expression ! Ah ! on voit bien que vous étiez comme deux frères !

C. R.

(D'après *Sabatino Lopez*.)

La livraison de janvier de la *Bibliothèque Universelle* — qui entre dans sa 419^e année — s'ouvre par une correspondance intéressante entre H. F. Amiel et Ch. Ritter, correspondance où le misanthrope de Genève se révèle sous un jour nouveau ; M. F. Roger-Cornaz étudie les romans de J. Galsworthy ; M. Ch. Gilliard nous raconte le voyage pittoresque en Italie d'un noble Vaudois, à la fin du XVIII^e siècle. A noter encore, à côté du roman de Bachelin et des chroniques parisienne, italienne, russe, suisse romande, scientifique, politique, quelques pages émues de C.-F. Ramuz sur l'année qui commence et un savoureux article sur la question, très actuelle, de l'équilibre des langues en Suisse. La *Bibliothèque Universelle* paraît à Lausanne le 1^{er} de chaque mois.

Grand Théâtre de Lausanne. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 18 janvier, en matinée à 2 h., *Divorçons*, comédie en 3 actes de Sardou. En soirée, à 8 h., *Raffles*, comédie policière, fort amusante, en 4 actes, et *Divorcés*.

Mardi 20, la soirée du rire : *La dame de chez Maxim's*, vaudeville en 3 actes de Georges Feydeau.

Jeudi 22, une seule représentation de *Mme Sans-Gêne*, avec Mme Réjane et ses artistes.

Kursaal. — Cette semaine, aux attractions nouvelles ordinaires, M. Lansac joint une pièce de théâtre, « Suzanne m'aime trop ! » Dans les attractions débutent : le transformiste Darras et Marcellès, diseur de chansons. Au cinéma, « Cour de mère » et « Dans la tourmente ».

Les études de la Revue annuelle sont activement poussées. Nous donnerons prochainement de plus amples détails.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linge pour trousseaux. Adressez-vous à Walther Gygax, fabricant à Bleienbach.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI-FATIO & Cie.